

Le Cas des régions d'Aribinda et de Koudougou (Burkina Faso)

L'ADAPTATION D'UNE SOCIÉTÉ À SON ENVIRONNEMENT

À L'AIDE DE SES PLANTES CULTIVÉES ET SPONTANÉES

(d'après ce qu'en dit sa population)

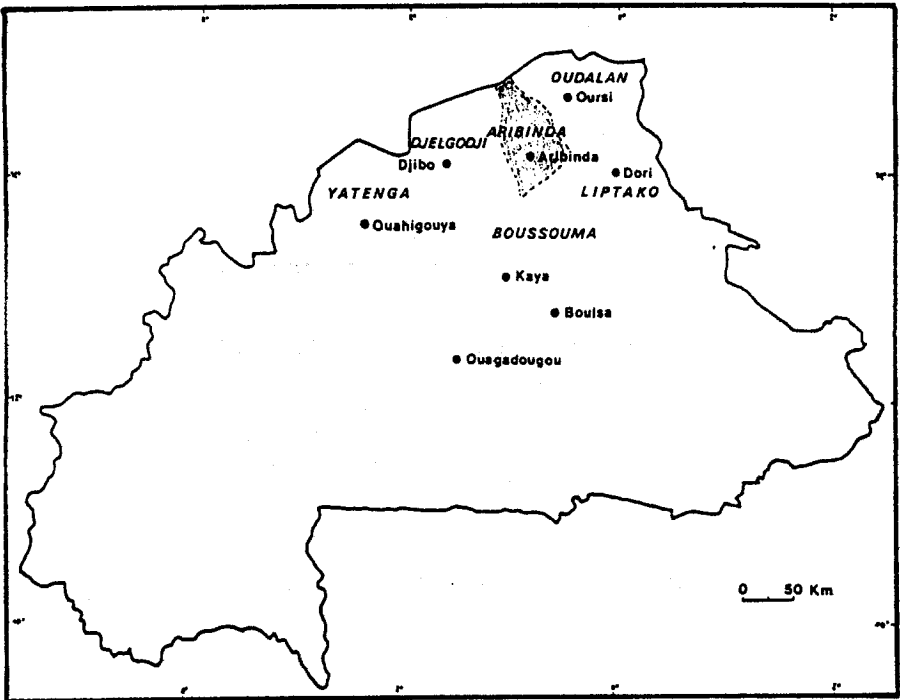
Par Georges DUPRE et Dominique GUILLAUD *

* Respectivement sociologue et géographe à l'ORSTOM (Département "Milieux et Sociétés", Unité de recherche "Dynamique des populations et cultures : enjeux et maîtrise de l'espace).

ORSTOM Fonds Documentaire

N° : 24520 ex 3

Cote : A



L'Aribinda dans le nord du Burkina-Faso.

Le domaine des plantes cultivées, à l'inverse de celui des espèces naturelles, tend actuellement dans l'Aribinda vers son enrichissement. Ce terme n'est en rien synonyme d'une quelconque prospérité. Il ne fait que traduire la nécessaire adaptation à la variabilité des conditions climatiques, dans le temps et dans l'espace, qui est en train de se produire. En regard, les espèces spontanées utiles, soumises à une exploitation prédatrice, représentent une sorte de témoin "sans défens" de l'évolution végétale.

L'enrichissement du stock des espèces et des variétés cultivées ne fait que celer un appauvrissement latent. Les variétés les plus appréciées des Kurumba, comme le mil "torodo", sont loin d'être les plus cultivées. Force est de relever aussi que le développement de la culture des sorghos, qui s'est opéré dans la première moitié de siècle, est considéré comme un pis-aller par les paysans. Cette céréale a pour eux, par rapport au mil, très peu de valeur aussi bien sur le plan gustatif que nutritif. Le maintien de la production brute, par une réorientation de l'agriculture vers la mise en valeur des terres basses, se paie par la péjoration des conditions alimentaires. Le choix du paysan se borne à transiger.

Quant aux rendements des céréales, si leurs fluctuations dans la durée sont difficiles à saisir, ils sont la plupart du temps assez faibles et une récolte de 300 kg par hectare représente aujourd'hui une performance moyenne. Or, extrapolé à la population actuelle de l'Aribinda et aux superficies cultivées, ce chiffre n'équivaldrait qu'à une consommation de moins de 0,5 kg de grain par habitant et par jour, ce qui est peu élevé. Une "bonne année" comme l'a été 1982, ce sont 0,7 kg de grain par habitant qui pouvaient être journellement consommés. Il n'est donc pas étonnant que, dans les dernières décennies, cultiver plus d'espace soit apparu pour beaucoup de paysans comme la solution au déficit vivrier. Pour faire face aux aléas des saisons, les activités se sont diversifiées, ce qui se traduit d'abord par l'acquisition et la garde paysanne du bétail qui fait sentir sa dure pression sur l'environnement végétal spontané.

La situation des céréales cultivées et celles des espèces spontanées sont loin d'être parallèles. Par une schématisation à peine excessive, on pourrait dire que les réponses apportées dans un domaine s'inscrivent au passif dans l'autre.

LA COMPLEXITE DE LA REGION DE L'ARIBINDA

La recherche, dont ces résultats sont issus, est conduite dans l'UR B5, "Dynamique des populations et cultures, enjeux et maîtrise de l'espace", du département de l'ORSTOM "Milieux et Sociétés". Le programme de recherche qui réunit un sociologue (Georges Dupré) et une géographe (Dominique Guillaud) s'appuie sur la petite région sud-sahélienne de l'Aribinda (13°5 - 15° N ; 0°5 - 1°5 W) qui s'étend aux départements d'Aribinda et de Koudougou dans le nord du Burkina-Faso.

L'appellation de Kurumba conférée par la littérature ethnographique aux habitants de l'Aribinda donne l'illusion d'une unité de la population et masque à la fois la complexité de sa mise en place dans l'histoire et sa diversité actuelle. Le peuplement peut être décrit schématiquement de la façon suivante : aux Songhay venus de la région de Tendirma sur le Niger vinrent se joindre des Kurumba partis du Yatenga, puis des Mossi venus de Boulsa. Ces derniers succédèrent aux Songhay à la tête de la chefferie. Ces trois composantes constituent ce qu'il est convenu d'appeler des Kurumba.

Aribinda demeura longtemps confiné sur un terroir limité aux environs immédiats de la bourgade et ce n'est que vers 1870 que des villages furent créés au nord d'abord, puis au sud afin d'exploiter les terres agricoles disponibles. La région était à peine peuplée de 2000 habitants. A partir de cette époque, des groupes d'éleveurs arrivèrent ; ce furent d'abord plusieurs groupes venus du Djelgodji, puis des Bella, anciens captifs de Touareg. Le cheptel s'accroît alors ; de 500 têtes vers 1900, il passe aujourd'hui à environ 50 000. Depuis le début du siècle, les agriculteurs mossi s'installent dans la frange sud et sud-est du pays. Cette vocation d'accueil de l'Aribinda a contribué ainsi pour une grande part à l'essor démographique (2,8 % de croissance moyenne annuelle depuis le début du siècle) que n'entache qu'une très faible émigration. Aujourd'hui 40 000 personnes vivent sur les 5 000 km² de la région en une répartition très inégale favorisant le sud et tous les cordons dunaires. Le nord dévolu à l'élevage offre les densités les plus faibles.

L'Aribinda présente tous les traits qui le rattachent au domaine sahélien, en particulier une pluviométrie faible de l'ordre de 400 mm par an en moyenne et des années souvent très déficitaires en pluies. Les crises alimentaires sont fréquentes comme celle de 1972-1973, relativement atténuée par rapport à ce qui a été observé dans l'ensemble du Sahel, ou celle de 1983-1984 qui de mémoire d'homme présente un extrême dans la situation alimentaire de la région. L'histoire garde des traces multiples de crises comparables (1913, 1930, 1950) qui ne sont ni exceptionnelles ni sans solutions. L'essentiel des réponses apportées jusqu'alors ont été spatiales, et ont eu pour effet d'accélérer de diverses manières la colonisation agricole de la région. Mais la pression démographique s'exerce à présent sur un espace agricole dont, phénomène nouveau et encore peu perceptible, on commence à entrevoir les limites.

L'Aribinda n'est certes pas encore un cas critique au sahel. Relativement préservé jusqu'à présent par une colonisation agricole tardive, la région doit ce mince privilège au fait de n'avoir pendant un long moment de son histoire eu ni les moyens de s'imposer comme une puissance face à ses voisins, ni par conséquent ceux d'assurer un véritable contrôle sur son territoire. Cette situation particulière est née de son statut de marge, de frontière entre des ensembles politiques puissants, situation qui se retrouve ici et là dans l'espace sahélien.

L'intérêt de ces "isolats", de ces lacunes dans un grand Sahel partout ailleurs politiquement et socialement très maillé, est de se présenter comme autant de lieux du possible, où des réponses particulières aux problèmes généraux de la zone peuvent voir le jour et être appréhendées.

Enfin, la région qui nous intéresse se prête de manière remarquable par sa taille et par son histoire - toutes deux maîtrisables - à une étude qui vise à mettre en relief ces réponses paysannes, ordinaires ou exemplaires, à une situation qui prévaut à plus large échelle. Cette maîtrise possible de la durée et de l'espace permet de faire jouer à plein les différents niveaux d'analyse auxquels se place l'observateur, et de sortir ainsi du catastrophisme qui teinterait une vision trop immédiate et trop ponctuelle de la situation au Sahel.

Pour aborder ce qui va suivre, il importe d'avoir à l'esprit que ce que nous disons sur les plantes spontanées ou cultivées est le résultat d'une recherche qui relève de l'histoire, de la géographie et de la sociologie. Nul doute qu'un botaniste, qu'un agronome ou qu'un écologiste s'y serait pris autrement, déployant des méthodes et des procédures éprouvées. De là découlent les limitations de ce travail. Mais cela confère à notre recherche sa spécificité et son intérêt. Il ne s'agit pas pour nous d'empiéter sur un domaine qui est celui des sciences de la nature, mais plutôt de nous situer là où s'arrête habituellement le naturaliste. Nous traitons d'objets naturels, des plantes, mis en situation dans un espace socialisé, dans l'espace domestique seul, et dans des pratiques de production qui sont celles de l'agriculture, de la cueillette et de l'élevage.

L'EVOLUTION DES CEREALES CULTIVEES : LE ROLE DES FACTEURS CLIMATIQUES, POLITIQUES ET SOCIOLOGIQUES

Deux espèces cultivées, le sorgho et le mil, fournissent l'essentiel de la production vivrière actuelle de l'Aribinda. L'enquête sur le terrain s'est déroulée en trois étapes.

- Une collecte des céréales dans différents villages, pour dresser le tableau des plantes cultivées et relever leurs caractéristiques locales de cycles d'utilisation, et leurs terrains d'élection.
- Une enquête auprès de 92 chefs d'exploitations, qui avait pour objet de préciser les stratégies individuelles en matière de choix de semences, et qui tentait d'évaluer les résultats obtenus pour chacune des variétés au cours de la saison agricole 1983-1984 très déficitaire.
- Plusieurs entretiens permirent de confirmer les caractéristiques des variétés et leurs appellations.

L'enquête portait au départ sur deux régions du Burkina-Faso, l'Aribinda et le nord-Yatenga, et s'efforçait ainsi par des confrontations multiples de détecter les variétés et les stratégies communes.

Enfin, une dernière remarque, les variétés recueillies sont toutes ou

presque des hybrides. C'est la raison pour laquelle toute identification botanique, de ce fait, a vite tourné court. C'est pourquoi il serait plus correct de parler ici de "catégories" paysannes, qui classent les mils et les sorghos selon des critères de morphologie, de cycle et d'écologie plutôt que de variétés au sens taxinomique du terme. Nous conserverons néanmoins, pour des raisons pratiques, le second de ces termes.

Les Mils

Les plus récentes des variétés utilisées dans l'Aribinda - "nasarayana", "le mil du Blanc", "nunayana", "mil de Nouna" - ont été diffusées par les organismes de développement, achetées comme vivres puis semées, ou simplement "ramenées par les voyageurs". Toutes, quelle que soit leur origine, ont été testées sur de petites surfaces par les paysans qui en retiennent les variétés aux cycles les plus courts pour d'autres prudents essais. Leurs inconvénients sont systématiquement soulignés, gros besoins en eau, petite taille de l'épi... En aucun cas ces variétés nouvelles ou du moins trop nouvelles encore ne sont semées en même proportion que les mils plus anciens.

Car l'adoption sans réserve d'une variété nouvelle est un phénomène lent : les années 1940-1950 ont vu dans le sud de la région l'adoption du "mogho nyarpuma", "mil court" mossi, ou "anyara yahi", "mil lent", en remplacement des variétés cultivées jusqu'alors par les Kurumba. Ces variétés introduites par les Mossi, migrants des années 30 dans le sud, n'y ont été généralisées que 10 à 20 ans plus tard. Et il est apparemment encore trop tôt -ou trop tard- pour que cette variété soit véritablement estimée ; si elle s'accommode d'une gamme de terrains plus large que les variétés cultivées auparavant par les Kurumba, ces derniers jugent actuellement son cycle végétatif "trop long" (120 jours).

Le "gagoru", mil de Gao, l'"anyara dweyhi", mil long, l'"abansosa", le lancier ou plus simplement le "belamayana", mil des Bella, représentent, selon les informateurs, une ou deux variétés différentes. Ce ou ces mils aux noms multiples ont été introduits par les Bella venus de l'Oudalan "au moment où les pluies se sont faites rares". L'introduction serait à dater des années 1920-1930, période qui a vu, via les mêmes intermédiaires

Bella, l'adoption de l'iler dans la région. Au choix d'un outil qui, par rapport à la houe utilisée jusqu'alors, permet de sarcler et de cultiver plus d'étendue s'ajoute ainsi celui d'une céréale grandement appréciée pour son cycle moyen (90 jours au minimum), et pour la très grande taille de son épi, de la longueur d'un bras, ce qui est l'un des critères locaux de rendement. Peut-on voir là une orientation soudaine de l'agriculture vers la mise en culture et la production maximale, répondant à une période de crise climatique comme celle des années 1910-1920, ou 1930 ?

L'introduction immédiatement antérieure est celle de "hayré", mil qui proviendrait des Dogons de la falaise de Bandiagara, que le terme-même désigne. C'est de la fin du XIX^e siècle que date l'arrivée de ce mil dans l'Aribinda. Contrairement aux variétés les plus récentes, cette fois la brièveté du cycle (70 jours) paraît compenser pour les paysans la très petite taille de l'épi. Ce cycle court est-il encore une fois le signe de crise climatique, à laquelle aurait répondu alors non pas le choix du plus extensif (tel que l'indiquerait l'adoption de "belamayana" et de l'iler), mais celui du mieux adapté ? Ou phénomène nouveau de mise en culture des terres plus éloignées rendue possible par une céréale à cycle court qui permet d'abrèger la présence des agriculteurs en des zones encore peu contrôlées ? La fin du XIX^e siècle, plus précisément les années 1870-1880, correspondent en effet au moment où Aribinda commence à sortir de l'espace de ses montagnes-refuges pour aller coloniser les sables plus lointains.

Avant cette période, le terroir était limité aux sables proches des dômes de granites, et l'espace cultivé était tout entier situé dans un rayon de 2,5 km autour d'Aribinda. Le temps de cet "espace fermé" voit l'adoption de plusieurs variétés de mil, dont l'introduction est difficile à dater, et dont l'origine même demeure floue : le "torodo" et l'"anayara kumé", variétés à cycle long (120 jours), prêtent à de multiples commentaires quant à l'origine du terme (que signifie "torodo" ?) ou quant à ce qu'il désigne (le "mil court" "anyarakumé" désigne probablement plusieurs variétés). Leur intérêt réside surtout dans la durée de leur cycle, qui laisse supposer qu'avant d'être cultivés loin de l'abri des montagnes -d'où l'adoption de variétés plus hâtives comme la précédente- les mils à une

certaine période pouvaient l'être dans une sécurité relative au pied des reliefs, et dans des conditions pluviométriques satisfaisantes.

L'arrivée de "kutiam yara", le "mil de Kutiam", peut assez bien être datée par la position du personnage dans la généalogie du groupe responsable des sacrifices : ce serait à la fin du XVIII^e - début du XIX^e siècle que Kutiam aurait ramené ce mil de Manogo, localité non identifiée qui serait située vers Malla (Mali ?). Cet épisode se situe donc au tout début de l'Aribinda moderne, peu de temps après l'arrivée des lignages responsables des sacrifices venus du Yatenga. Le cycle végétatif de cette variété est d'une centaine de jours.

La "plus ancienne de toutes les variétés de mil" est le "poteyana", qui s'affiche sans ambiguïté comme le "premier mil" de l'histoire. Faut-il mettre en parallèle ce terme avec celui de Poté Samba, les "premières gens" qui occupèrent la région avant les arrivées songhay dans la première moitié du XVIII^e siècle, et dont l'histoire ne se déchiffre qu'à travers les très nombreux vestiges, tertres anthropiques, constructions diverses, gravures rupestres, qui parsèment la région ? Mais qu'il s'agisse du mil d'avant les Songhay ou du mil apporté par les Songhay eux-mêmes, il peut correspondre, par ses caractéristiques, aussi bien au mode de vie des Poté Samba qu'à celui des premiers temps de l'Aribinda actuel, c'est-à-dire culture au pied des reliefs, en plaine sableuse et sous parc à "Faidherbia albida", et habitations dans les chaos ou sur les flancs des dômes de granite. La brièveté du cycle de "poteyana" (70-90 jours) pourrait répondre aux conditions d'insécurité permanente qui exigeaient que le travail agricole se fasse vite, et près des reliefs sur lesquels le repli était toujours possible. Aujourd'hui encore, ce mil a curieusement gardé sa localisation première, et est cultivé autour des habitations ; de cette localisation il tire son nom, "akwande nyara", mil de maison.

Les sorghos

L'histoire des sorghos est simple, plus anecdotique que celle des mils. Le mil a en effet la faveur des Kurumba, qui le considèrent comme l'aliment par excellence, à l'inverse du sorgho adopté souvent par manque de terrains sableux, ou comme une sorte d'assurance sur la saison à venir.

L'agriculture elle-même se fait le reflet de cette priorité, peut-être née des conditions initiales imposées par l'histoire et par l'espace. Autour des dômes de granite, lieux-refuges et lieux-ressources, s'étendaient les sables dunaires de l'erg ancien, terres légères et fertiles qui ont été les premières, et pendant longtemps les seules mises en culture. Dans cette période de repli, la culture du sorgho était limitée à de petits enclos localisés sur les parties les plus basses, les argileuses du terroir d'Aribinda, et aussi les seules qui s'y prêtaient, sur le pourtour des petites mares, au pied des reliefs ou à la périphérie des sables. Le sorgho représentait au même titre que le coton ou les plantes à sauces une culture annexe. Une seule variété de sorgho pour l'alimentation, le "beloko", de cycle très long (120 jours au minimum) était cultivé à côté d'un sorgho rouge qui était utilisé à la fabrication de la bière.

Toutes les variétés actuellement cultivées (on dénombre 14 sorgho courants) sont venues par la suite. La majorité sont d'origine mossi, et ont été introduites dans la première moitié de notre siècle par les immigrants venus s'installer dans le sud de la région. Elles ont été adoptées par les Kurumba en réponse à la pénurie ou à dégradation des terres sableuses qui se posaient en obstacle à la mise en valeur de la zone sud. Le passage de la culture en mil des minces ensablements ourlant les cuirasses latériques du sud vite dégradés, à la culture en terres basses, localement fertiles s'est accompagné de l'abandon partiel des mils, inadaptés aux terres lourdes, au profit des sorghos.

Il serait fastidieux d'énumérer toutes les variétés introduites à cette occasion ; elles se rencontrent surtout dans le sud de la région, en contact avec le monde mossi. Une seule de ces variétés a réussi à s'imposer dans l'ensemble de la région ; il s'agit du "pisiopwé" mossi (textuellement le 70, d'après la durée de son cycle) devenu en kurumfé le "domdé tisiga" (même sens) ou le "atisi bron" (sorgho-chèvre). Parvenue dans le nord massivement dans les années soixante-dix, elle est en passe de supplanter le "beloko", au cycle excessivement long, dans la palette des sorgho cultivés.

Le sens du changement : l'étalement de la mise par la recherche de la diversité

Au fil de ce qui précède, une évolution linéaire du stock des semences vers la sélection de variétés de plus en plus hâtives est bien difficile à cerner. L'histoire porte de nombreuses traces de crises climatiques semblables à celles d'aujourd'hui et les réponses qu'y ont apportées les paysans n'ont pas forcément été identiques de l'une à l'autre.

D'une part, la sélection du matériel végétal répond à une série de facteurs qui ne sont pas réductibles au fait climatique seul. L'insécurité, ou les nécessités qu'implique l'existence d'une difficile période de soudure sont des impératifs qui parmi d'autres ont conduit les agriculteurs à adopter des variétés qui parviennent rapidement à maturité. C'est ainsi que sous les règnes des premiers souverains de l'Aribinda, certaines famines ainsi que le "manque d'eau" épisodique sont mentionnés ; mais le phénomène général, est qu'"il n'y a pas de bonnes récoltes, parce qu'on ne peut pas s'éloigner d'Aribinda". Cette situation se prolonge pendant près d'un siècle, jusqu'à l'arrivée des Mossi (fin du XVIII^e - début XIX^e siècle). A ce moment apparaissent des variétés à cycle plus long, témoignant d'un contrôle accru sur l'espace et/ou de conditions climatiques satisfaisantes. L'argument de la sécurité comme base de la sélection du matériel végétal pourrait paraître fallacieux si l'on oubliait que la saison des pluies correspondait à une saison de trêve obligée où la plupart des groupes étaient accaparés par les travaux des champs et où les déplacements étaient surtout malaisés.

D'autre part, l'intérêt actuel et manifeste pour des variétés à cycle court comme le "pisyopwé" est, certes, explicitement lié à la conjoncture climatique, et l'expansion de ces variétés est en rapport avec la crise de 1972-1973, ou avec des crises antérieures. L'adoption de variétés hâtives est l'une des directions du changement ; mais elle n'implique aucunement que celles qui ont un cycle plus long soient pour autant en voie d'abandon. Ainsi l'"anyara kumé" est encore largement semé, et les variétés les plus hâtives de mil sont loin de ravir la première place au "belaymayana".

Ces choix, en fait, doivent se lire plutôt comme une recherche de la

diversité. Ce que vient confirmer l'histoire de l'agriculture. A la quasi monoculture des mils qui prévalait au siècle dernier est en train de se substituer une dualité culturelle mil-sorgho moins vulnérable aux aléas climatiques. Beaucoup d'agriculteurs aujourd'hui pratiquent ce jeu sur les espèces cultivées, qu'ils doublent assez volontiers d'un jeu sur les variétés de cycles différents. La culture d'une seule variété dans chacune des espèces est tout à fait exceptionnelle. Le plus souvent il y a recherche d'un optimum, par la conservation des variétés à cycle long - cela est très général pour le mil - et parallèlement, recherche de la sécurité par la culture de variétés à cycles courts aussi bien pour le mil que pour le sorgho. Ces sortes de compromis conduisent à répartir les risques entre un grand nombre de variétés et à augmenter ainsi les chances de la récolte.

La dernière assurance se joue dans l'espace. Les semences de mils de cycles différents sont mêlées puis semées sur une même parcelle. La récolte est effectuée au fur et à mesure de la maturation. La sélection s'opère alors à la croissance, et il n'y a pas même spéculation sur la combinaison sol/pluie la plus favorable à chaque variété.

Cette tactique de "l'étalement de la mise", telle qu'elle est pratiquée par les paysans de l'Aribinda s'oppose à tout choix exclusif en matière de semences, de même qu'elle s'oppose à un tel choix dans les autres domaines de la technique. Dans ce sens, il y a actuellement demande pour la diversité, ce qui sous-entend à la fois le changement, avec prudence, et la conservation, avec discernement.

Rien n'est dit des variétés qui ont pu être "testées" puis abandonnées depuis les premiers temps de l'Aribinda. L'exemple récent de "nunayana" montre que la variété, semée depuis quelques années, risque fort de par ses inconvénients de glisser prochainement dans l'oubli. Mais qu'une variété comme "poteyana" existe encore est le signe qu'on a su lui trouver à chaque changement une place dans les cultures, et qu'elle est encore adaptée. Il en va de même pour le "beloko" qui coexiste peut-être pour plus longtemps qu'on ne l'imagine avec le "pisyopwé".

Un choix s'opère à coup sûr, non pas pour éliminer, mais pour que subsiste la palette la plus large possible de variétés cultivées. Il n'y a pas

abandon immédiat de variétés à cycle plus long, mais au contraire tentative de les conserver tant qu'elles n'ont pas démontré leur totale inadaptation.

L'EVOLUTION DES PLANTES SPONTANÉES

Les données sur l'évolution du milieu naturel et sur la végétation spontanée sont venues pour ainsi dire d'elles-mêmes, sans avoir été sollicitées. Il n'est pas d'entretien conduit en vue de constituer l'histoire de l'Aribinda qui n'ait apporté sa glane de notations dans ce domaine. La végétation est partie prenante de l'histoire. Le récit de la création d'un village, celui d'une guerre ou d'un événement politique comportent toujours leur part d'indications sur le milieu végétal. Les plantes, à côté d'autres éléments du paysage comme les dômes de granite et les plateaux latéritiques, constituent le décor de l'histoire. Mais un décor est lui-même tout en signifiant autre chose que lui-même. Dans les premières représentations des pièces de Shakespeare, un figurant qui se tenait bras et doigts écartés était un arbre et toute une forêt sans cesser pourtant de demeurer un figurant. De la même façon, un arbre ou n'importe quel élément végétal lorsqu'il apparaît dans un récit donné par un informateur de l'Aribinda signifie lui-même, et il signifie en même temps quelque chose d'autre que lui-même. Bref les plantes sont les supports de significations multiples. Et les mentions qui en sont faites dans l'histoire peuvent devenir des informations à condition que l'on puisse identifier et démêler toutes ces significations.

Les plantes, dans l'Aribinda comme partout ailleurs dans le monde, font l'objet d'une classification. Cette classification transparaît déjà dans les noms qui leur sont donnés. Et le botaniste pourra reconnaître ici et là quelques intuitions heureuses. Ainsi le terme "adidaga" s'applique à deux arbustes fréquents sur les plateaux latéritiques et sur les sols gravillonnaires mais l'un, "*Boscia angustifolia*" A. Rich., est reconnu comme mâle et est appelé de ce fait "adidaga boro" tandis que l'autre, "*Maerua crassifolia*" Forsk. est "adigaga kion" c'est-à-dire "adidaga" femelle. Là où la no-

menclature kurumfé apparente les deux arbustes par un nom commun et les distingue par une spécification de sexe, la classification botanique apparente les deux plantes en les plaçant dans une même famille, celle des Capparidacées tout en les distinguant à la fois par le genre et l'espèce. Dans ce cas précis, la nomenclature kurumfé et la classification botanique procèdent de façon homologue. Et, à cet exemple et à un certain nombre d'autres, on pourrait penser qu'il existe une classification des plantes qui serait comme une approximation de classification botanique et que, pour passer de la connaissance qu'ont les Kurumba à celle qu'en a le botaniste, il suffirait d'opérer une traduction d'une classification à l'autre. Un exemple montrera que cette conception est tout à fait insuffisante.

Par le terme "akaté" (pl. "akara"), les Kurumba reconnaissent un arbuste lianescent que la botanique classe dans la famille des Mimosacées et désigne comme "Acacia ataxacantha" D.C. Le terme "akaté", traduit par les locuteurs francophones par le terme de **fourré**, revient très souvent dans les descriptions du paysage végétal, plus souvent semble-t'il que ne se rencontre effectivement cet Acacia dans la réalité. Ce fait m'a amené à me demander ce que le terme "akaté", au-delà de son application à une espèce botanique bien définie, pouvait signifier.

De nouvelles informations furent obtenues par une visite à un spécimen de cet Acacia. Cela se passait tout près d'Aribinda au pied de la montagne Kuru, à un endroit où l'on fait des sacrifices. Là, l'informateur confirma la traduction, l'"Acacia ataxacantha" est bien "akaté", pluriel "akara". Mais le terme "akaté" ne désigne pas que cela, il s'applique au site dans lequel se trouve la plante dans son ensemble, aux anfractuosités du rocher, aux blocailles et éventuellement à d'autres végétaux qui peuvent s'y rencontrer et aussi à des animaux qui le fréquentent habituellement. Le vocabulaire fut précisé, "akaté" désigne l'ensemble des végétaux, des roches et des animaux qui se rencontrent dans ce lieu. Mais, dans ce site, l'Acacia occupe une place privilégiée puisqu'il est désigné comme "akaténya", la mère de "akaté" c'est-à-dire celui qui engendre "akaté". Par ailleurs, l'oiseau qui ne put être déterminé et qui fait son nid dans l'arbuste est "akaté kion", c'est-à-dire la femme de "akaté". Cette visite fut

instructive ; elle permet, à propos d'une plante, de comprendre un peu mieux ce qu'était la classification dont les plantes sont l'objet.

Valeur symbolique des classifications botaniques locales

Si la classification des plantes par les Kurumba n'est pas étrangère à la classification botanique, elle ne peut être conçue comme une approximation de classification botanique. Une des raisons les plus élémentaires est que les termes par lesquels les plantes sont désignées font partie d'une classification plus vaste qui concerne aussi le règne animal et le règne minéral. Cela a pour conséquences que les réponses des informateurs varient de façon tout à fait logique selon le contexte dans lequel ils sont interrogés. Dans le cadre d'une identification des plantes, c'est-à-dire dans une situation où les plantes doivent être distinguées les unes des autres, le terme "akaté" désigne sans ambiguïté l'"Acacia ataxacantha". Mais l'arbuste est précisé comme "akaté nya" pour le distinguer des autres éléments qui constituent le site "akaté" et aussi pour l'identifier parmi eux comme l'élément fondamental.

Cette classification est encore plus générale que ce qui vient d'être dit puisqu'elle ne concerne pas seulement des objets naturels mais aussi les objets sociaux, village et champs, lieux de cultes. Dans cette classification générale, les végétaux ou les ensembles végétaux spontanés ou cultivés sont les marqueurs privilégiés de l'espace. Cette classification, pour n'en donner que les grandes lignes, est bâtie sur une opposition générale des deux termes "adurugu" et "asaga". "Asaga" est l'espace du village, c'est-à-dire non seulement le village lui-même avec ses quartiers mais aussi tout l'espace proche approprié par l'agriculture et dans une moindre mesure par la cueillette et par l'élevage. A l'opposé se trouve "adurugu" que l'on peut traduire par l'espace de la brousse. C'est le lieu de la végétation et des animaux sauvages fréquenté par les êtres de la surnature, les "azini", les "adidiya" et les "abubandu" dont les humains redoutent la rencontre et se concilient les faveurs par des sacrifices.

Deux exemples pris dans l'histoire de l'Aribinda montreront le rôle que le paysage végétal y est amené à jouer.

Daogo, prince évincé de la succession du royaume de Boulsa, fut à l'origine de la composante mossi du peuplement initial d'Aribinda. Son arrivée est décrite comme la découverte près de la mare de Boukouma par des femmes qui y venaient chercher de l'eau d'un chasseur endormi au milieu d'un fourré épais ("akaté"). Cette découverte les plonge dans la stupeur et elles s'empresent d'aller au village en faire part aux hommes. Là, les sages s'interrogent sur l'identité de cet être qui ne craint pas de s'endormir dans le fourré fréquenté ordinairement par les animaux sauvages et par tous les êtres surnaturels redoutés des hommes. Différents subterfuges sont conçus pour le capturer et l'amener au village. La description qui est donnée de la végétation des bords de la mare centrée sur la notion kurumba de fourré n'apporte que peu d'indications utilisables pour saisir ce qu'a pu être l'évolution de la végétation à cet endroit depuis cet événement historique. D'une part la végétation dans cet endroit, situé à une douzaine de kilomètres à l'est d'Aribinda, bénéficie, du fait de la proximité de l'eau, de conditions tout à fait privilégiées et, s'il est probable que là comme ailleurs la végétation s'est amoindrie, le récit ne fournit aucun argument solide pour apprécier cette évolution. L'accent mis sur le fourré comme quintessence de la brousse se prête par contre à d'autres interprétations qui ne sont pas du domaine de l'écologie. Insister sur la sauvagerie du lieu où dormait Daogo permet de mettre en valeur son courage et du même coup celui de ceux qui trouvèrent moyen de le capturer. C'est l'interprétation la plus proche du récit. Mais on peut donner une autre interprétation tout à fait complémentaire de la première, politique celle-là, de l'insistance du récit sur le fourré. Entre la cour de Boulsa où il était appelé à régner et Aribinda où il arrive captif, Daogo passe par le fourré de Boukouma et, dans ce lieu conçu comme la condensation de vie sauvage, il se dépouille de toutes ses qualités sociales et en particulier de celles qui font de lui, par nature, un chef. Cela est à mettre en relation avec le fait assuré que Daogo n'exerça pas le pouvoir à Aribinda et que jamais la chefferie d'Aribinda, en aucune façon, ne fut dépendante de celle de Boulsa. Cette situation est tout à fait originale. Sur la périphérie des royaumes mossi, en effet, il est fréquent qu'un prince mossi prédestiné par sa nais-

sance au pouvoir, lorsqu'il est empêché de l'exercer, s'en aille dans une autre population se faire reconnaître comme chef. Si notre interprétation est exacte, le décor végétal dans le récit, le fourré, aurait avant tout une signification politique, celle de l'indépendance d'Aribinda à l'égard du monde mossi.

Un deuxième exemple montrera que le décor végétal peut, dans les récits historiques, avoir d'autres significations. Sous le règne de Birma, vraisemblablement entre 1850 et 1860, une expédition guerrière venant du Ratenga, royaume mossi situé au sud-ouest d'Aribinda, tenta de s'emparer de la région et de la soumettre. Les envahisseurs, qui avaient sous-estimé l'adversaire, furent non seulement repoussés mais subirent une défaite. Ces événements qui sont confirmés par la tradition du Ratenga contiennent, sans aucun doute, des informations sur l'évolution du milieu. Les gens d'Aribinda parlent de ces événements comme de la guerre de Daya car, disent-ils, les troupes du Ratenga étaient venues pour s'emparer des jardins de coton de Daya. Cette information est importante pour qui connaît les terres basses de Daya, à environ 1 km de la bourgade d'Aribinda. Aujourd'hui les jardins et le coton de Daya appartiennent au passé et pour tous les habitants d'Aribinda l'histoire de Daya apporte la preuve la plus manifeste de la dégradation du milieu où ils vivent. Les informateurs insistent sur la luxuriance ancienne de Daya. Dans cette zone déprimée où il y avait de l'eau en permanence, les arbres étaient nombreux. C'est ce qui décida les Kurumba venus du Yatenga à fonder à proximité le quartier de Tolu. La prospérité ancienne de Daya est un fait assuré. Ses jardins étaient bien une réalité ; on en trouve des traces jusqu'à Luru où une haie vive de "*Commiphora africana*" aujourd'hui prise dans les sables protégeait du bétail un jardin de coton il y a encore une quarantaine d'années.

Les récits concernant la guerre de Daya contiennent sans aucun doute des informations sur l'évolution du milieu sans que l'on soit en mesure de hiérarchiser les facteurs qui ont causé sa désaffection. La baisse de la nappe phréatique est certaine. Mais l'usure des sols consécutive à une culture répétée de coton peut être aussi invoquée, de même qu'on peut, pour la période récente, penser aux conséquences du développement de l'é-

levage des bovins qui rend précaire l'existence des jardins.

Mais la guerre de Daya n'est pas seulement signifiante pour l'écologie. Le fait que toute une expédition guerrière soit organisée pour s'emparer de quelques arpents de jardins de coton peut apparaître comme une entreprise sans rapport avec l'importance de l'objectif que lui assignent les gens de l'Aribinda. Il est plus vraisemblable que le but réel de la guerre était de s'emparer de l'Aribinda dans son ensemble et de ses terres réputées pour leur fertilité exceptionnelle. Il faut se souvenir que, jusque dans les années cinquante, l'Aribinda était pour beaucoup de Mossi une sorte de terre de cocagne où ils venaient se procurer les céréales que des terres trop pauvres et trop peuplées ne leur permettaient pas de récolter. Dans les récits que les gens de l'Aribinda font de cette guerre, la partie serait donnée pour le tout et Daya et ses jardins pour la totalité du domaine agricole de l'Aribinda. Cela amène à s'interroger sur la signification de Daya et tout spécialement sur la forme de culture qui y était pratiquée, le jardin.

Le terme "akal" qui est rendu assez fidèlement par jardin est encore plus exactement traduit par paradis. Le mot persan dont ce terme est issu désigne précisément, comme le terme kurumfé "akal", un enclos. Espace fermé aussi bien à la sauvagerie de la brousse qu'à l'uniformité des champs de mil, "akal" est bien un paradis. L'eau y permet à une multitude de plantes d'y pousser dans un exubérant désordre, le coton bien sûr, mais aussi toutes les plantes à sauces - gombo, piments, oseille, sésame, courges de différentes espèces ; s'y trouvent aussi du sorgho à faire la bière, du sorgho sucré, quelques pieds de canne à sucre... Toutes ces plantes, en agrémentant la monotonie du mil quotidien, donnent leur saveur aux repas. Le travail au jardin, tout en étant très important, n'a rien à voir avec le labeur des sarclages. Affranchi des pluies par l'eau de son puisard, le jardin demande des soins réguliers ; il requiert de son possesseur une présence attentive. Il y a un art d'être dans le jardin, fait du contact le plus intense avec la nature cultivée.

Pour toutes ces raisons "akal" apparaît d'une certaine façon comme la condensation de la nature cultivée et on comprend les villageois

d'Aribinda qui désignent avec nostalgie les jardins de Daya comme l'objectif des envahisseurs du Ratenga. La position donnée à "akal" dans l'espace cultivé est symétrique de celle qu'occupe "akaté" dans l'espace de la brousse.

D'une façon générale, toutes les informations historiques recueillies font état d'une dégradation de la végétation. Mais, comme ont pu le montrer les deux exemples précédents, les notations végétales que contiennent ces informations demandent à être décryptées et chaque fois soupesées en fonction de leur contexte pour évaluer ce qu'elles contiennent d'information strictement botanique. Ces difficultés d'interprétation m'amenèrent à concevoir une enquête systématique sur l'évolution de la végétation qui échapperait à ces aléas.

L'enquête et ses résultats : disparition de plantes et climat

Sans entrer dans la procédure qui fut utilisée, quelques détails donneront une idée de l'assise des faits qui seront évoqués. 36 informateurs de trois villages furent interrogés de façon indépendante les uns des autres. A chacun d'eux il était demandé de donner le nom des plantes qui avaient disparu dans la partie du terroir où ils avaient leurs champs. Dans la classification de l'espace qui a été esquissée, l'entité à laquelle se réfèrent les informateurs a un statut singulier. Les plantes dont ils parlent sont bien des plantes spontanées et qui relèvent donc du domaine de la brousse mais localisée dans les interstices de l'espace villageois. C'est en quelque sorte de la brousse domestiquée.

Ce à quoi les informateurs se réfèrent quand ils donnent une information sur une plante, c'est l'expérience passée et présente qu'ils ont de cette plante sur un lieu précis qui est l'endroit où ils cultivent et ses alentours immédiats. Quand ils évoquent la disparition d'un arbre, c'est en ayant dans l'esprit, de façon très concrète, tout ce que leur procurait cet arbre, son ombre pendant les sarclages ou son écorce dont ils faisaient une décoction vermifuge. Quand ils disent qu'une graminée a disparu, ils pensent aux petites bottes qu'ils en faisaient et qu'ils rapportaient à leur cheval une fois la journée finie. Bref, ce qui est mis en jeu dans cette en-

quête, c'est toute l'activité de cueillette là où elle est la plus fréquente, c'est-à-dire près du village et dans des endroits où l'on vient souvent parce que c'est là que sont les champs. L'espace dont il est question relève aussi du domaine pastoral puisque, une fois la récolte faite, les champs sont livrés au bétail.

C'est sur les trois dernières décennies qui vont de 1950 à 1979 que les informations sont les plus nombreuses. N'ont été retenues ici que les informations de nature ponctuelle, c'est-à-dire celles qui lient la disparition d'une plante à une année précise. Au nombre de 135 elles relatent la disparition année par année de 36 espèces végétales différentes. Le tableau suivant livre ces résultats :

Disparitions de plantes par année

79	78	77	76	75	74	73	72	71	70	69	68	67	66	65
0	3	3	5	2	0	45	11	3	2	0	28	3	4	2

64	63	62	61	60	59	58	57	56	55	54	53	52	51	50
0	14	0	0	0	0	6	0	0	0	0	3	0	0	1

Le premier fait qui apparaît à la lecture du tableau est la concentration des résultats sur un petit nombre d'années : 1963, 1968, 1972 et 1973 sont des années où les disparitions sont les plus nombreuses. Ce sont toutes des années qu'on peut considérer comme des années de crise climatique soit parce que la hauteur des pluies ces années-là a été anormalement faible, soit aussi et quelquefois en même temps parce que les pluies ont été mal réparties dans la saison. Cette corrélation entre les informa-

tions sur les disparitions et les faits climatiques donne de la crédibilité à nos informations et du même coup à nos informateurs. Les paysans n'ont pas dit n'importe quoi, sinon leurs réponses se seraient réparties de façon aléatoire. Leurs informations se recoupent entre elles et avec les faits climatiques qui leurs sont extérieurs. Cela témoigne d'une connaissance précise des plantes et d'une capacité à localiser leur disparition dans le temps. A la lumière de ce qui a été dit précédemment, on peut penser qu'il y a quelques raisons à cela. Le domaine que j'ai appelé la "brousse domestiquée" est familier aux paysans. De plus, toutes les plantes citées sont des plantes utilisées.

Mais toutes les plantes utilisées dans l'Aribinda ne sont pas citées. Il peut s'agir de plantes qui ne poussent pas sur les sols des trois villages d'enquête ou de plantes particulièrement résistantes à la sécheresse.

Les fourragères sont celles qui apparaissent les plus affectées par les disparitions des trente dernières années. Ce sont essentiellement les graminées qui sont atteintes et tout spécialement parmi elles d'excellentes fourragères comme "*Andropogon gayanus*" Ex. et "*Cenchrus biflorus*" Roxb. Des fourragères d'assez bonne qualité disparaissent aussi, c'est le cas de "*Pennisetum pédicellatum*" Trin, de "*Dactyloctenium aegyptium*" (L.) Wild. Des légumineuses d'assez bonne qualité comme "*Alysicarpus ovalifolius*" (Schum et Thonn.) J. Léonard sont aussi touchées. Toutes ces disparitions sont, comme le montrent les dates, liées aux aléas climatiques mais elles sont sans nul doute liées aussi au développement de l'élevage. Le terroir de chaque village n'est pas seulement un lieu de culture, il fait partie aussi du domaine pastoral. Sitôt la récolte faite, les champs sont livrés aux bovins qui consomment les tiges de mil restées sur place. Par la suite, les troupeaux iront au loin sur les pâturages. Mais les espaces incultes du terroir villageois, les collines et les éboulis d'accès plus difficile jouent souvent en fin de saison sèche le rôle d'ultime réserve et voient revenir le bétail à ce moment-là. De plus le terroir est livré pendant toute la saison sèche aux divagations des petits ruminants. Il est tout à fait probable que la disparition des fourragères est en rapport avec la pression de plus en plus forte que le cheptel exerce sur le terroir. Ses effectifs qui étaient évalués

à 5 000 têtes en 1956 sont de 50 000 en 1983, ce qui représente en moins de 30 ans un accroissement considérable. De plus, dans les années récentes, cette pression du bétail sur le terroir s'est encore accrue du fait du développement d'un mode de faire valoir direct. Les villageois qui confiaient le plus souvent leurs troupeaux aux Peul en viennent à garder eux-mêmes leur bétail et ils le font souvent à proximité du village où ils rentrent chaque soir leurs troupeaux.

Cette interprétation de la disparition des espèces spontanées du fait de la pression du bétail sur l'espace villageois se trouve confortée par le fait que des fourragères secondaires ou médiocres, voire de mauvaise qualité, disparaissent aussi. Dans le même sens va la disparition de beaucoup d'arbres et d'arbustes qui sont appréciés par le bétail et font l'objet d'émondage.

Beaucoup de plantes qui disparaissent ainsi du terroir villageois ont d'autres usages que fourragers. On pourrait alors logiquement penser que c'est la cueillette qui est responsable des disparitions et non le surpâturage. Cette hypothèse ne semble pas devoir être maintenue. Il y a de bonnes raisons de penser que la pression humaine sur les terroirs n'a pas augmenté de façon sensible durant les trois dernières décennies en dépit d'une augmentation importante de la population de la région. On peut dire, grosso modo, que la population de l'Aribinda a doublé en trente ans. Cette croissance s'est traduite par la création de hameaux à partir des anciens terroirs. Un remodelage de l'occupation de l'espace est en cours depuis les trois dernières décennies qu'on peut décrire comme une déconcentration de la population dans l'espace. Pour cette raison, on peut penser que des terroirs anciens comme celui d'Aribinda, dont les limites étaient acquises dès 1870, ne supportent pas une population sensiblement plus importante qu'il y a trente ans.

Si la cueillette ne peut être invoquée comme la cause principale des disparitions, en revanche la disparition des plantes utiles de l'espace villageois a des conséquences importantes. Elle se solde par l'amoindrissement des ressources dont les paysans disposent à portée de la main. Différents domaines sont ainsi touchés. C'est d'abord celui de la construction avec la

disparition d'"*Andropogon gayanus*" et de "*Cymbopogon schoenanthus*" dont le rôle est essentiel pour la couverture des toits. C'est aussi la vannerie qui est touchée par les disparitions d'"*Aristida funiculata*" et de "*Pennisetum pedicellatum*". Mais c'est pour les plantes alimentaires et pour les plantes médicinales que les disparitions semblent particulièrement lourdes de conséquences.

Les fruits de beaucoup d'arbres qui disparaissent sont le plus souvent consommés sur place, en passant. C'est le cas des très communs "*Sclerocarya birrea*" et "*Lannea microcarpa*" connus respectivement sous les noms de "noisetier" et de "raisinier", mais aussi du "*ficus gnaphalocarpa*" et du baobab. Cette consommation épisodique, souvent très faible en quantité, est cependant tout à fait essentielle dans la mesure où elle apporte des éléments dont la nourriture de base est dépourvue. D'autres fois, les produits de la cueillette sont intégrés aux repas. C'est le cas des feuilles du baobab qui servent à la préparation de sauces fort appréciées ou des graines de "*Chloris pilosa*" qui sont récoltées comme celles du fonio sauvage et qui sont préparées en bouillie.

Dix des plantes dont la disparition est signalée ont des usages médicaux ; beaucoup d'entre elles servent aux soins des jeunes enfants, purgatifs, traitement de la rougeole, de la diarrhée, des affections des yeux et du paludisme.

En revanche sont aussi citées comme disparues ou en voie de disparition quelques espèces fourragères comme "*schoenfeldia gracilis*" Kunth., une herbacée annuelle, "*zornia glochidiata*" Reichb. ex DC, une légumineuse, ou même "*Balanites aegyptiaca*". Ces informations prises telles quelles pourraient sembler aller à l'encontre de toutes les observations faites dans des milieux semblables par les botanistes, et qui établissent au contraire que ces espèces tendent à se généraliser. Le premier rappel nécessaire est qu'il s'agit ici d'information sur les disparitions et non de disparitions effectivement constantes. Par exemple, une espèce peut, une année, n'être pas visible sans que sa fréquence diminue par la suite ; c'est par contre l'incidence de ce phénomène ponctuel sur une évolution à long terme qui reste à préciser. De même, qu'un arbuste comme "*Balanites*" dis-

paraisse pour les paysans signifie simplement que, dans l'espace domestiqué des champs, il est effectivement très sollicité et parfois détruit : ses fruits sont consommés, ses feuilles sont appréciées, mais surtout son bois très résistant est utilisé pour confectionner les manches des outils ou des objets divers. Cela ne signifie pas pour autant que "Balanites" disparaisse en général ; sa prolifération est très nette aux abords des zones de culture, à proximité des zones basses ou sur des sols décapés où il tend à demeurer la marque végétale ultime.